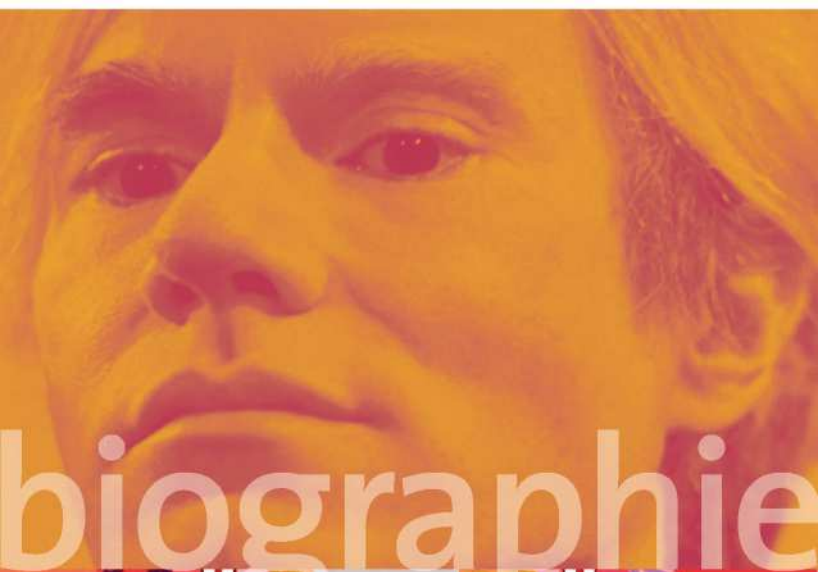


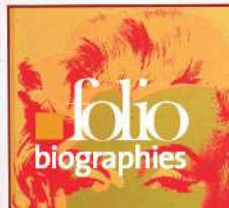
Andy Warhol

par Mériam Korichi

INÉDIT



biographie



Extrait de la publication

folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Andy Warhol

par

Mérimam Korichi

Gallimard

Crédits photographiques :

1 : NARA, Washington. 2, 10 : Corbis / Bettmann. 3 : Corbis / Bob Adelman. 4 : Eyedea / Rapho / Network — Neil Libbert. 5 : Corbis / Steve Schapiro. 6 et 8 : Getty Images / Fred W. McDarrah. 9 : Getty Images / Time & Life Pictures / Robin Platzer. 7 : Universal Music France / Billy Name — Andy Warhol. 11 : Corbis / Sygma / Jean-Pierre Laffont. 12 : The Andy Warhol Museum Pittsburgh. 13, 14 et 15 : Corbis / The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts.

© 2009 Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, New York / Adagp.

© Éditions Gallimard, 2009.

Mérim Korichi, agrégée et docteur en philosophie, poursuit des recherches en éthique contemporaine. Chez Gallimard, dans la collection « folio plus classiques », elle a publié les dossiers critiques accompagnant de nouvelles éditions de *L'Île des esclaves* et *La Fausse Suivante* de Marivaux, *Hamlet* de Shakespeare, *L'Étranger* et *La Peste* d'Albert Camus. Dans la collection « folio plus philosophie », elle a accompagné l'édition d'un extrait de la correspondance de Spinoza sous le titre de *Lettres sur le mal*, et constitué deux anthologies commentées : *Notions d'esthétique* et *Notions d'éthique*. Chez Flammarion, dans la collection « Corpus », elle a publié une anthologie commentée sur *Les Passions*. Elle travaille également comme dramaturge et collaboratrice à la mise en scène au théâtre et à l'opéra.

*Il est bon d'avoir de l'argent à la banque.
Glorifié soit le Seigneur qui a donné le
dollar à l'homme,
Afin que chacun puisse vendre ce qu'il a et
se procurer ce qu'il désire,
Et que chacun vive d'une manière décente
et confortable, amen !
L'argent est tout ; il faut avoir de l'argent ;
c'est comme une main de femme avec
ses doigts.
Voyez-vous, faites de la monnaie.
[...]
Il y a de tout ici, prenez à même, vendez,
mettez votre nom sur votre chapeau.
Car c'est ici le marché où la vieille Europe
achète.
Il grouille noir là-bas, et ils n'ont plus assez
à manger.
Allez dans l'Ouest, achetez un ranch !
Faites un sillon, allant tout le jour dans le
même sens, et semez-y le blé, semez-y le
maïs !
Le blé indien, qui a plus que la taille d'un
homme emplumé, présentant l'épi
énorme et aigu. Élevez une mer de
cochon.*

PAUL CLAUDEL,
L'Échange, 1^{re} version, acte I,
Mercure de France, 1947.

Prologue*

Operator : Allo ?

[Opérateur : Allô ?]

B. : 42764203.

It is ringing.

[Ça sonne.]

A. : *Allo ?*

B. : *Hello !*

[Salut !]

A. : *Oh hi !*

[Oh salut !]

B. : *How are you ?*

[Comment ça va ?]

A. : *I wasn't sure you'd be in.*

[Je ne savais pas que tu étais rentrée.]

B. : *You know what ?*

[Tu sais quoi ?]

A. : *What ? !*

[Quoi ? !]

* Conversation téléphonique entre Brigid Berlin (alias Brigid Polk) (B.) et Andy Warhol (A.) en 1970, enregistrée par Brigid Berlin, éditée dans le DVD consacré à la vie et à l'œuvre singulières de cette personnalité iconoclaste : *Pie in the Sky. The Brigid Berlin Story*, réalisé par Shelly Dunn Fremont et Vincent Fremont, New Video, 2001.

B. : *I got a Polaroid of Bob Dylan tonight.*

[J'ai pris un Polaroid de Bob Dylan ce soir.]

A. : *Where?!*

[Où?!]

B. : *He went to see Neuwirth's first show and I happened to be at the first one.*

[Il est allé à la première de Neuwirth et il se trouve que j'y étais.]

Silence.

A. : *Yeah, well... he's a has been.*

[Hummmm... C'est un has been.]

B. : *He's a has been now, but he didn't look like a has been tonight.*

[O.K., c'est un has been, mais ce soir il n'avait pas l'air d'un has been.]

A. : *Why?*

[Pourquoi?]

B. : *He was fantastic. [Silence.] He sang a song...*

[Il était fabuleux. (Silence.) Il a chanté...]

A. [*interrupting*] : *You mean Bobby Zimmerman* that Edie was going to marry?*

[(*La coupant*) : Tu parles de Bobby Zimmerman avec qui Edie allait se marier?]

B. : *Bobby Zimmerman...? Well you're Andy Warhola.*

[Bobby Zimmerman...? Tu es bien Andy Warhola.]

A. : *Ha?*

* A. (Andy Warhol) et B. (Brigid Berlin) parlent de Bob Dylan, dont le vrai nom était Robert Zimmerman. Celui-ci a choisi « Dylan » comme pseudonyme en souvenir du poète gallois Dylan Thomas (1914-1953). La vocation première du chanteur était la poésie.

[Hein ?]

B. : *You're Andy Warhola.*

[Tu es Andy Warhola.]

A. : *Do you think that's true? that I was from a coal mining family and that our name was « Warhola » ?*

[Tu crois vraiment que c'est vrai ? que je viens d'une famille de mineurs et que notre nom c'était « Warhola » ?]

B. : *That you're from a...? Yes!*

[Que tu viens d'une... ? Mais oui !]

A. : *Do you think that lady that lives downstairs is my mother?*

[Tu crois que cette femme qui vit à l'étage en dessous, c'est ma mère ?]

B. : *Of course.*

[Mais bien sûr.]

A. : *Oh yeah?*

[Ah oui ?]

Silence.

Origine ?

À l'origine ? L'Europe, apparemment. Miková. Un village rural et montagnard de l'Europe centrale. Les parents d'Andy Warhol étaient tous deux originaires de ce bourg. Non loin, il y a la petite ville de Medzilaborce. Les paysans du village s'y rendaient pour vendre le produit de leurs labours. Aujourd'hui, on y trouve le *Warhol Family Museum of Modern Art*, ouvert en 1991. C'est un musée familial ; outre une collection d'œuvres représentatives de l'artiste, on peut y découvrir des documents sur sa famille, des œuvres de Paul, le frère aîné d'Andy, et du fils de Paul, James, qui, en 2003, a publié un livre pour enfants à succès : *Uncle Andy's. A Faabbbulous Visit with Andy Warhol*¹.

Oncle Andy ?

Andy Warhol doit-il beaucoup à sa famille et à Miková ? Son talent, son audace sont-ils héréditaires et ethniques ? Son identité plonge-t-elle profondément ses racines dans le centre de l'Europe,

* Les notes bibliographiques sont rassemblées en fin de volume, p. 309.

sa personnalité nous renvoie-t-elle à la *Mitteleuropa* ancestrale, reculée, misérable, aux contours brouillés et contestés ? Au siècle dernier, cette région changea trois fois de nationalité. Elle fut austro-hongroise, puis tchécoslovaque ; aujourd'hui, elle est slovaque. Cette histoire est enchevêtrée et ancienne. Elle déploie des constellations de noms perdus. Elle fait surgir une cartographie disparue. À la veille du premier conflit mondial, Medzilaborce se situait aux frontières de la Galicie, nom caduc et trompeur. La Galicie était alors un comté autrichien, un nom parmi d'autres noms aujourd'hui désuets et fantasmagoriques : Bohême, Banat, Bucovine, Carinthie, Dalmatie, Istrie, Moravie, Silésie, Transylvanie, Trentin, Trieste. On appelait la Cisleithanie et la Transleithanie les terres situées en deçà et au-delà de la Leitha.

Au début du xx^e siècle, Miková, au-delà de la Leitha, était un cul-de-sac des Carpates, un « *dead end* » de l'Europe centrale, un « non-lieu » de l'Empire austro-hongrois. Celui-ci tenait encore debout. Mais, comme tous les empires vieillissants, il commençait à trembler violemment sous les poussées fiévreuses de la contestation des peuples. C'était le moment des revendications nationales, notamment tchèques et slovaques, dont les voix faisaient chorus face à l'ennemi magyar. Cependant, les populations de cette région montagneuse du comté de Zemplin, où se trouvait Miková, ne se reconnaissaient dans aucune de ces clameurs.

Ces populations étaient minoritaires parmi les minoritaires.

Les parents d'Andy Warhol, Ondrej Warhola, né en 1889, et Julia Zavacky, née en 1892, étaient slaves, mais ne parlaient ni le tchèque, ni le slovaque, ni le hongrois, pas plus que le polonais. À Miková, les gens parlaient le ruthène : de l'ukrainien envahi de slovaque et de hongrois, venant droit du Moyen Âge, des territoires du prince de Kiev, la « Rouss ». Ces « petits Russes » sub-carpatiques suivaient un rite issu de la Contre-Réforme orientale. D'une espèce syncrétique : on observait le rituel orthodoxe, mais l'allégeance au pape de Rome était maintenue. Ils étaient donc catholiques, catholiques « grecs », comme on dit en Europe, ou « byzantins », comme on dit aux États-Unis. Leur religiosité — mixée, colorée et fervente — constituait leur identité, le ferment de leur culture. Quand ils quittèrent leurs terres, ils emportèrent cela avec eux dans le Nouveau Monde.

À l'origine, notre histoire est une histoire de départ. Une histoire qui commence avec un saut géographique qui créera un écart irréductible, un gouffre.

Dans ces années 1900, la perspective d'une vie meilleure, au-delà du Vieux Continent, par-delà les mers, était pour les Warhola et les Zavacky un moteur puissant. L'émigration fut à l'origine du mariage d'Ondrej et de Julia.

Julia Zavacky avait deux frères qui étaient partis en éclaireurs. Ils s'étaient joints à l'impressionnant cortège des émigrés se pressant dans les

trains et les bateaux. Comme s'ils avaient entendu, par-delà les distances, l'appel lyrique du Colosse d'Emma Lazarus, retentissant depuis 1883, gravé sur le piédestal de la statue de la Liberté : « Donne-moi tes pauvres, tes exténués / Qui en rangs pressés aspirent à vivre libres, / Le rebut de tes rivages surpeuplés, / Envoie-les-moi les déshérités, que la tempête me les rapporte. / De ma lumière, j'éclaire la porte d'or ! » Des centaines de milliers quittèrent la Mitteleuropa, l'image d'une Amérique nimbée d'or et gorgée de lait et de miel fichée dans leurs imaginations. À dix-sept ans, Ondrej Warhola suivit le mouvement. Comme les fils Zavacky, il se rendit en Pennsylvanie, là où il y avait du travail dans les mines et dans les aciéries. Les frères Zavacky et Ondrej se connaissaient. Une fois en Amérique, ils se fréquentèrent.

Ondrej resta deux ans en Pennsylvanie. Il travailla, gagna un peu d'argent. Et il s'en retourna au village natal pour se marier avec une fille du pays. Le père d'Andy Warhol faillit n'être qu'un oiseau de passage aux États-Unis. À l'origine, il n'avait pas vraiment eu l'intention de s'y installer durablement.

De retour à Miková, le travailleur sobre, économe et pieux — il avait sa réputation pour lui — alla faire affaire avec le père de Julia qui la voulait marier. Julia, exubérante et ayant le goût de la dramatisation, raconta qu'elle n'avait pas voulu de ce mariage. Elle raconta aussi qu'elle se fit battre par son père sidéré de ce refus. Le prêtre du village se mêla de la raisonner. Sans résultat. Rien n'eût pu

la fléchir... sans les *candies* d'Andy. « Mon père me bat, me bat pour que je me marie avec lui... je pleure. Je sais pas quoi faire. Andy vient encore. Il apporte des sucreries [*candies*]. J'ai pas de sucreries [*candies*], il m'apporte des sucreries [*candies*]! des sucreries [*candies*] merveilleuses. Pour ces sucreries [*candies*], je me marie avec lui². » Voilà l'histoire sucrée de Julia, qui appelait son mari Ondrej du même petit diminutif américain qu'elle donnera plus tard à son fils.

Ce goût pour les sucreries, les *candies*, Andy en hérita. Du moins le claironnera-t-il à chaque occasion. Goût atavique et pavlovien ? « Elle [sa mère, Julia] me donnait un chocolat Hershey Bar chaque fois que j'avais fini une page de mon album à colorier³. » Les produits sucrés s'invitaient dans les portraits cinématographiques qu'Andy Warhol faisait de tous les visiteurs de la Factory, son lieu de travail à New York dès 1964. Il y a ainsi toute une série de films qui montrent Nico et Lou Reed tenant à la main une barre chocolatée Hershey ou une bouteille de Coca-Cola⁴. Le motif du *candy* hante la langue de Warhol, et donne une image particulière de ses habitudes alimentaires. « Ce dont je rêvais [enfant], c'était d'avoir des bonbons [*candies*]⁵ ». En grandissant, Andy a changé et son fantasme a accompagné son évolution. Andy Warhol crut pouvoir formuler très clairement la maxime de cette évolution : « Gagner de l'argent pour avoir des bonbons [*candies*]⁶. » Quand sa carrière s'est emballée, il a commencé à avoir de plus

en plus de *candies*, jusqu'à avoir une pièce réservée aux *candies*. Et B, son double dans son autobiographie, ne manque pas de rappeler à A, l'original, certaines anecdotes relatives à cette passion pour le sucré : « Rappelle-toi le jour où tu as été à la douane. Ton sac de voyage était plein de bonbons [*candies*], de biscuits [*cookies*], de chewing-gum. Et ils ont ri. Tu ne mangeais que des sucreries [*candies*]⁷. » Quand Andy entama sa carrière mondaine, au début des années 60, et commença à être invité à des dîners chez des gens riches, chez les Scull * par exemple, il picorait toujours du bout des lèvres. « Je ne mange que des sucreries », se justifiait-il. La première galeriste d'Andy, Eleanor Ward, l'appelait « Andy Candy ». Et quand, quelques années plus tard, survint la drag-queen favorite d'Andy, elle se (sur)nommait comme par un fait exprès Candy Darling. Il la rencontra un soir de première. La pièce s'appelait *Glamour, Glory and Gold*, et se jouait au Bastiano's Cellar Studio, Waverly Place, dans Greenwich Village. *Off off Broadway* **. C'était en 1967, en plein rayonnement de la Silver Factory.

Enfin, en 1909, Ondrej Warhola parvient à épouser Julia Zavacky, à Miková. Le couple part s'installer dans la ferme des Warhola. Ils tra-

* Les rois des taxis new-yorkais, grands collectionneurs d'art contemporain, et de pop art notamment.

** Cette expression renvoie aux productions artistiques et théâtrales ayant lieu dans des petits théâtres de Broadway (moins de 100 places), réservés aux performances des artistes amateurs ou très expérimentaux.

vaillent aux champs. Ondrej a décidé de rester et de s'établir là-bas avec sa jeune femme. Ils y vivent trois ans. Mais la menace de la guerre force Ondrej à changer ses projets. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie prélu-dait à un engrenage qui embrasera bientôt les Balkans.

En 1912, les préparatifs de guerre résonnent dans l'Empire. Les pays de la région mobilisent. Ces bruits parviennent jusqu'à Miková. Échapper à la conscription et à la poudrière devient un impératif catégorique pour Ondrej. Il quitte à nouveau sa terre natale. Et ce départ — mais il l'ignore encore — est cette fois sans retour. Il laisse là définitivement l'Autriche-Hongrie pour qui sonne le glas. C'est le conflit balkanique qu'il fuit sans imaginer qu'une autre guerre plus totale, dévastatrice, va suivre et bouleverser la carte de l'Europe. Il part sans savoir que le compromis austro-hongrois va voler en éclats. Il emmène l'Autriche-Hongrie telle quelle avec lui et ne connaîtra rien d'autre du devenir historique de l'Europe. Et l'homme qui est sur le point de débarquer à Pittsburgh — la « Steel City » — au début d'un xx^e siècle qui commence à déployer sa puissance machinique, est un homme de la vieille Europe, un homme du xix^e siècle.

Ondrej part seul. Il laisse derrière lui sa femme. La séparation ne serait pas longue, et il enverrait de l'argent de là-bas.

Julia reste en arrière, exposée. Elle continue de demeurer chez les Warhola. Le père de Julia meurt,

un de ses frères, Yurko, rentré des États-Unis, part faire la guerre comme conscrit, pour le compte de l'Autriche-Hongrie. Peu de temps après le départ de son mari, Julia met au monde une fille qui meurt très vite, à peine quelques semaines après sa naissance. Le traumatisme de la perte d'un premier-né s'ajoute aux difficultés d'une jeune femme de plus en plus isolée : les autorités militaires ne tardent pas en effet à annoncer la mort de son frère Yurko ; et la mère de Julia ne survit pas à cette nouvelle.

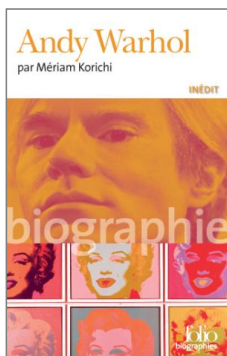
Julia se trouve donc orpheline, en deuil, ayant la charge d'Ella et Eva, ses deux petites sœurs de neuf et six ans. Et c'est la Grande Guerre, transnationale, régionale, tragiquement propice aux déchaînements des haines locales, ethniques et religieuses. Les maisons brûlent, les exécutions sont sommaires. Julia et ses deux jeunes sœurs se cachent, le plus souvent dans les bois. Elles fuient d'un abri à un autre. Aucun argent ne leur parvient d'Amérique.

Roman Polanski, plus d'un demi-siècle plus tard, raconta à Andy ce qu'il avait vécu pendant la Seconde Guerre mondiale. Polanski, né en 1933, est un survivant. Il connut le ghetto de Cracovie duquel il s'échappa, évitant ainsi la déportation à Auschwitz. Il erra dans les campagnes, se réfugiant chez des fermiers. Il évoqua ce passé dans le numéro de novembre 1973 d'*Interview*, le magazine tendance et people lancé par Andy Warhol en 1969. Andy Warhol fit rapidement le rapproche-

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Andy Warhol

Mériam Korichi

Cette édition électronique du livre
Andy Warhol de Mériam Korichi
a été réalisée le 18 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070341870 - Numéro d'édition : 146408).

Code Sodis : N55036 - ISBN : 9782072486708

Numéro d'édition : 250694.